



40
ANS

H

LES HISTORIQUES

H HARLEQUIN

Elisabeth Hobbes
L'HONNEUR
DE LUCY

EN 2018, HARLEQUIN FÊTE SES 40 ANS !

Chère lectrice,

Comme vous le savez peut-être, 2018 est une année très importante pour les éditions Harlequin qui célèbrent leur quarantième anniversaire. Quarante années placées sous le signe de l'amour, de l'évasion et du rêve... Mais surtout quarante années extraordinaires passées à vos côtés ! Azur, Blanche, Passions, Black Rose, Les Historiques, Victoria mais aussi HQN, &H et bien d'autres encore : autant de collections que vous avez vues naître, grandir et évoluer, avec un seul objectif pour toutes – vous offrir chaque mois le meilleur de la romance. Alors merci à vous, chère lectrice, pour votre fidélité. Merci de vivre cette formidable aventure avec nous. Les plus belles histoires d'amour sont éternelles, et la nôtre ne fait que commencer...



À PROPOS DE L'AUTEUR

Le jour, quand elle ne s'occupe pas de ses enfants ou de ses trois chats, Elisabeth Hobbes enseigne l'histoire à ses élèves. Le soir, c'est l'histoire qui revit sous la plume de cette éternelle romantique, à travers des romans intenses et sulfureux à la passion communicative.

ELISABETH HOBBS

L'honneur de Lucy

Traduction française de
HÉLÈNE ARNAUD

LES HISTORIQUES

 HARLEQUIN

Collection : LES HISTORIQUES

Titre original :

REDEEMING THE ROGUE KNIGHT

© 2017, Claire Lackford.

© 2018, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme :

© ISTOCKPHOTO/IVAN BLIZNETSOV/GETTY IMAGES/ROYALTY FREE

Sceau : © ROYALTY FREE/FOTOLIA

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-8195-6 — ISSN 1159-5981

*À Mark, cambrioleur et manieur de scies à métaux
pour damoiselles en détresse ! Je te dois une pinte !*

Chapitre 1

— Réveillez-vous, mon seigneur ! Nous devons partir !

Les cris pressants se glissèrent dans le rêve de Roger Danby, lequel le transportait de sa maison natale entourée de bruyères aux champs de bataille français. Bizarrement, le carnage qui y sévissait jour après jour était presque un soulagement pour lui...

Voilà qu'il rêvait de nouveau du Yorkshire, comme il l'avait fait toutes les nuits depuis son retour en Angleterre. Son sommeil était hanté par des visions récurrentes des landes mauves et des vallées profondes qu'il n'avait pas vues depuis près de quatre ans. Tous ceux qu'il avait connus par le passé étaient là, eux aussi, projetant leurs ombres lourdes de souvenirs dans ses songes. Même si une part de lui savait plus ou moins qu'il rêvait, la douleur de la perte lui brisait encore le cœur. Pensaient-ils à lui aussi souvent qu'il pensait à eux ? Son nom était-il encore prononcé dans la demeure aux murs de pierre rose de son père ?

Quelqu'un l'appelait toujours de manière insistante et un archer mourant s'agrippait au col de sa cape. Il tenta encore une fois de le chasser d'un geste agacé, mais l'homme ne le lâchait pas. Soudain, Roger prit conscience que les cris étaient bien réels et, quand il ouvrit les yeux, il reconnut son écuyer, Thomas. Celui-ci était penché sur le lit, les mains posées sur les épaules nues de Roger.

Le jeune homme avait les yeux écarquillés et les cheveux

ébouriffés. Thomas avait combattu aux côtés de Roger, en France ; donc, sa présence sur le champ de bataille français de son cauchemar n'avait rien de surprenant. Roger eut néanmoins besoin de quelques instants pour se réveiller complètement et se rappeler qu'il était allongé dans un lit confortable, au cœur du manoir d'un noble du Derbyshire. C'était tellement étrange, de retrouver un matelas de plumes après avoir dormi si longtemps sur des paillasses sèches — quand ce n'était pas à même le sol...

— Mon seigneur, je vous en prie. Nous devons partir, répéta Thomas.

À chaque fois que Roger rêvait de sa maison, il se réveillait tendu et oppressé. Confus et un peu agacé, il dévisagea Thomas en silence. Un rai de lumière filtrait à travers la tapisserie tendue devant la fenêtre et la respiration des deux hommes formait de petits nuages de buée dans l'air froid de la chambre.

— Est-ce que j'ai dormi longtemps ?

— Non, il est encore tôt.

Roger se retourna alors dans un grognement. Cela faisait trois nuits qu'ils logeaient chez Lord Harpur, à Bukestone, et ils avaient prévu de partir dans la matinée ; mais Roger n'avait pas eu l'intention de quitter la maison de si bonne heure. La jeune servante qui avait partagé son lit, et qui, enfouie sous la couverture, était encore profondément endormie, bougea dans son sommeil. Ses fesses nues effleurèrent la hanche de Roger, éveillant une étincelle de plaisir sous sa peau. Il tendit vaguement le bras pour attraper la cruche de vin posée par terre près de lui. Hélas, elle était vide.

— Le jour est à peine levé, grommela-t-il. Pourquoi es-tu si pressé ?

Thomas papillonnait déjà dans la petite chambre pour rassembler les affaires de Roger et les fourrer dans sa sacoche de selle. Il lui lança ses bottes et sa cape au pied du lit.

— Lady Harpur a décidé d'aller voir sa fille dès l'aube,

murmura-t-il, les lèvres pincées et les joues pâles sous sa barbe peu fournie. Elle a découvert que Katherine n'était pas seule dans sa chambre... Qu'elle n'avait pas été seule de toute la nuit.

Roger lâcha un juron. Katherine Harpur était une jeune fille de seize ans, parée de la peau fine et diaphane de sa mère sous les cheveux sombres et bouclés de son père. C'était un fruit mûr, prêt à être cueilli, mais Roger ne s'était pas inquiété de son petit manège avec Thomas, pensant que cela ne le concernait pas. Apparemment, il avait eu tort...

Il s'extirpa des couvertures, bien vite réveillé par l'air froid qui fouetta sa peau. De toute manière, même si la chambre avait été bien chauffée, ses instincts de guerrier l'auraient tiré des brumes du sommeil à l'annonce du danger soudain dans lequel ils se trouvaient tous les deux.

— Espèce d'idiot ! s'écria-t-il. Tu as conscience que Lord Harpur pourrait très bien te couper en deux pour cela ? Je serais presque tenté de le laisser faire, d'ailleurs !

Le visage rond de Thomas se déforma sous la panique et cela rappela à Roger à quel point son compagnon était jeune. Il avait peut-être survécu aux champs de bataille d'Europe, mais la peur de la mort le tétanisait toujours. Thomas n'avait pas encore atteint sa dix-neuvième année — et, s'il continuait à se montrer si imprudent, il risquait de ne jamais l'atteindre, songea Roger avec le dédain qu'il pouvait se permettre, étant de dix ans son aîné. Après tout, si Thomas était assez âgé pour planter son bâton dans le corps d'une femme charmeuse, il était de même assez âgé pour subir les conséquences de son étourderie !

— Cela fait combien de temps que l'on t'a surpris là-bas ?

— Je suis venu vous voir immédiatement, répondit Thomas d'un air misérable. Katherine a essayé de convaincre sa mère de ne pas aller réveiller Lord Harpur tout de suite, mais je ne sais pas si elle a réussi.

Au moins, cela leur avait fait gagner un peu de temps. Avec un peu de chance, ils pourraient avoir quitté le manoir

avant même que le père insulté ne soit venu les chercher pour demander réparation.

— J'étais caché derrière la porte et je me suis faufilé dans le couloir avant qu'on puisse voir mon visage. Lady Harpur ne sait peut-être pas que c'était moi...

Thomas paraissait plein d'espoir et Roger dut se détourner pour ne pas trahir son exaspération. Combien d'invités aux cheveux foncés résidaient chez Lord Harpur ?

Deux, se dit Roger en se frottant nerveusement la barbe. Il ne restait plus qu'à espérer que Katherine Harpur dise clairement avec lequel elle avait passé la nuit pour que Roger ne soit pas accusé à la place de son écuyer. Il eut soudain envie d'apprendre le bon sens à Thomas en martelant son crâne, mais les récriminations et les réprimandes allaient devoir attendre. Le plus urgent était de partir — et vite ! Leur mission ne pouvait pas être mise en danger par quelque chose d'aussi trivial, d'autant plus que c'était la seule chance que Roger aurait sans doute jamais de faire fortune comme il en avait tant rêvé.

Il enfila donc son pantalon de lin, ses chausses de laine et sa tunique avant de jeter un coup d'œil empli de regrets à sa propre compagne de la nuit. Il avait espéré une autre partie de jambes en l'air avec elle avant de devoir partir. Au moins pour cela, Thomas méritait bien un coup sur la tête.

Peu importait, ils trouveraient d'autres lits sous peu et sans doute d'autres femmes pour les réchauffer. Leur départ précipité avait l'avantage de lui épargner les adieux larmoyants de la jeune femme qui avait espéré le voir prolonger son séjour. Roger lança une piécette sur l'oreiller pour que la fille la voie en se réveillant, avant de glisser ses derniers sous dans la pochette accrochée à sa ceinture.

Pendant ce temps, Thomas avait rassemblé les sacs de cuir qui contenaient leurs maigres possessions (dont la bourse plus remplie que Roger avait roulée dans ses vêtements de rechange pour la cacher). Roger acheva rapidement de s'habiller, passant son épais gilet rembourré et sa cape de voyage avant d'attraper son épée. Il examina

la chambre une dernière fois à la recherche de ce qu'ils auraient pu oublier, puis guida son écuyer jusqu'aux cuisines où il savait qu'il trouverait une porte sans surveillance. Finalement, le fait de s'être lié d'amitié avec la servante lui apportait des bénéfices inattendus : cela leur permit de se faufiler hors de la maison sans être vus et de rejoindre discrètement les écuries.

Sans un bruit, ils sellèrent leurs chevaux et attachèrent leurs sacs sur les bêtes. Les deux animaux rechignèrent à devoir se mettre en route de si bon matin et Roger apaisa rapidement le sien d'une caresse sur son épais pelage alezan. Ils conduisirent leurs montures à la longe jusqu'au bout de la cour. La chance leur sourit de nouveau : ils purent passer la porte sans croiser personne.

Une fois dehors, ils se mirent en selle. Leurs expirations flottaient en brumes fines dans l'air glacé du matin, mais les nuages qui s'accumulaient dans le ciel promettaient une journée plus chaude et plus humide. Cependant, les chevaux devaient encore avoir froid et il n'aurait pas été prudent de les pousser au-delà d'un petit trot.

Lorsqu'ils furent parvenus à la première patte d'oie, Roger prit la route de droite.

— Vous n'allez pas dans la bonne direction, mon seigneur, remarqua Thomas. Nous sommes arrivés par l'autre côté.

De nouveau, Roger dut faire l'effort d'étouffer son agacement.

— Lord Harpur sait que nous allons dans le Cheshire. S'il décide de nous poursuivre, c'est par là-bas qu'il ira, donc nous partons dans l'autre sens. Maintenant, avance !

Ils ne s'arrêtèrent que quand l'estomac de Roger se mit à gargouiller et abritèrent leurs chevaux sous un bouquet d'arbres. La pluie commençait à tomber dru et les deux hommes s'enveloppèrent dans leurs capes de laine huilée pour se tenir au chaud.

Quand ils se furent installés, Roger gifla Thomas sur

l'oreille, arrachant au jeune homme un cri de surprise et de douleur.

— À quoi est-ce que tu jouais ? lança Roger. Je sais que nous n'avons pas connu de compagnie civilisée ces derniers mois — peut-être même que tu n'en as *jamais* connu — mais la règle est simple : si tu décides de coucher avec une femme de la maison où tu es reçu, ne choisis pas le joyau le plus précieux du coffre de ton hôte !

— Nous n'avons pas... fait l'amour, balbutia Thomas, les joues en feu. Nous n'avons rien fait de mal. Nous nous sommes juste allongés côte à côte pour parler toute la nuit.

Roger éclata de rire.

— Quoi ? Tu as perdu ton temps et tu nous as causé tous ces ennuis pour rien ? À quoi donc penses-tu que sert une femme, sinon à la bagatelle ? Si tu dois risquer de te faire trancher la gorge ou couper les boules par un père en colère, assure-toi au moins d'avoir eu ta récompense d'abord.

Thomas fit la moue, boudeur.

— Katherine et moi sommes amoureux.

Roger lâcha un nouveau gloussement méprisant.

— Après avoir à peine passé trois jours ensemble ! Ne sois pas idiot, gamin. Tu peux toujours te dire — ou mieux, dire à la fille — que c'est de l'amour ; mais ne confonds pas cette étincelle dans ton pantalon avec les élans de ton cœur.

Les joues de Thomas s'empourprèrent. Roger s'adossa tranquillement à un arbre et se mit à mordiller son ongle. À présent qu'ils étaient à l'abri, loin des terres de Lord Harpur, sa colère commençait à s'apaiser... Après tout, il connaissait mieux que personne la flamme du désir qui embrasait les chairs et ne s'éteignait jamais seule. Il se montra donc un peu plus doux :

— Tu dois trouver l'équilibre entre le plaisir que tu obtiens et les soucis que tu te crées. Je ne t'en veux pas d'avoir écouté tes désirs, mais ne te laisse pas guider par eux.

Hypocrite ! cria une petite voix au fond de lui. Lui-même

s'était déjà souvent retrouvé dans des situations bien pires que celle-là en laissant trop parler ses propres désirs...

— Je veux dire que nous avons un travail à accomplir pour le moment, précisa-t-il. Une fois que nous aurons transmis notre message, tu pourras t'offrir toutes les femmes que tu veux — tu seras assez riche pour te payer les meilleures !

— Et si je ne veux pas payer ? marmonna Thomas. Si je veux me marier ?

Roger serra les dents.

— Dans ce cas, prie pour que le père de cette fille soit convaincu que tu as ce qu'il faut pour s'occuper de son trésor et ne prends pas trop de temps avant de décider quelle femme épouser.

— Est-ce ce que vous comptez faire, vous aussi ?

Roger pensa soudain à Jane de Monsort, à qui il avait été fiancé avant que le père de la demoiselle ne juge qu'il n'avait pas les poches assez pleines pour épouser sa fille. À présent, grâce à son passage dans la Compagnie du Nord en tant que mercenaire, il n'avait plus de problèmes d'argent...

— Je me marierai, un jour ou l'autre, bien sûr. J'essaierai de trouver une bonne fille, simple et loyale, de bonne famille mais sans fortune pour me donner un héritier et satisfaire mon père.

Il s'interrompit un instant et soupira.

— Je dois t'avouer que cette idée ne me séduit pas vraiment.

Thomas ne répondit pas. Sans doute songeait-il à Katherine Harpur. Roger, lui, revit un autre visage ; un visage qui, malgré les années qui étaient passées, éveillait toujours autant ses regrets. Il avait adoré Joanna, l'épouse de son frère, mais n'avait compris que trop tard à quel point il l'aimait. Chassant les souvenirs de toutes les erreurs qu'il avait commises par le passé, il préféra se concentrer sur les flaques que la pluie formait peu à peu.

— Il vaut mieux en rester aux filles de taverne qui te

donnent ce que tu désires en échange d'un ruban ou de quelques mots gentils, reprit-il sans vraiment s'adresser à son écuyer.

— Est-ce que vous croyez que Lord Harpur va envoyer des hommes combattre en France ? demanda soudain Thomas.

Heureux de pouvoir passer à un autre sujet, Roger s'étira et déboucha une flasque de vin pour boire une longue gorgée.

— Nous ne recevrons pas notre argent s'il ne le fait pas, mais je ne vois pas pourquoi il renoncerait. En tout cas j'espère que cet épisode malheureux entre sa fille et toi ne le fera pas changer d'avis, car je pense qu'il était intéressé à l'idée d'arrondir son magot. La paix ne durera pas éternellement, nous le savons tous, et un homme prêt au combat sera demain un homme riche...

Un homme tel que Roger lui-même.

Il s'enveloppa un peu plus dans sa cape et se tassa contre le tronc de l'arbre.

— Nous allons rester ici jusqu'à cet après-midi, puis nous rebrousserons chemin, dit-il.

— Vous voulez passer près de la maison de Lord Harpur au lieu de prendre la grande route de Mattonfield ?

Les routes qui longeaient le domaine de Lord Harpur formaient un triangle aux côtés inégaux. Celle que suggérait Thomas leur ferait remonter le plus long de ces côtés, en passant sur la face la plus abrupte de la colline.

— Oui, répondit donc Roger. La route de Mattonfield rallongerait notre voyage de plus d'un jour.

— Mais elle nous rapprocherait de chez moi ! insista Thomas d'une voix pleine d'espoir. Ma maison est une bonne auberge, la meilleure de la route, et mon père nous accueillerait à bras ouverts.

Roger réfléchit quelques instants, comparant les deux options. Thomas avait clairement envie de voir sa famille, mais Roger n'avait aucune intention de laisser le garçon

retourner chez lui — même si une nuit à l'auberge le tentait vraiment.

— Non, je veux en finir le plus vite possible, conclut-il au bout de quelques minutes, les yeux rivés au sol.

Soudain, à force de penser à la maison familiale de Thomas, il songea à autre chose — qui lui fit bien moins plaisir...

— Je devrais rendre visite à mon père, avant de repartir en France.

Thomas parut surpris par l'amertume de sa voix.

— Vous ne voulez pas voir votre famille ?

Roger but une autre gorgée de vin, retardant sa réponse. La réponse à une question qui le hantait depuis qu'il avait de nouveau posé le pied sur le sol anglais. Finalement, il expliqua :

— Je n'y suis pas retourné depuis très longtemps. Je me suis disputé avec mon frère à mon départ et j'ai fait vœu de ne pas rentrer chez moi tant que je ne serais pas riche et que je n'aurais pas fait mes preuves. Maintenant, je vais enfin pouvoir tenir cette promesse. Allons, reposons-nous un peu.

Il ferma les yeux et se laissa emporter par une douce somnolence. La journée avait commencé bien trop brutalement à son goût...

Quand l'après-midi arriva, le temps empira et la pluie se fit plus cinglante. De lourds nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel gris acier, tandis que Roger et Thomas s'engageaient dans les premières collines du Cheshire. Le début du printemps était toujours dramatique, en Angleterre, et Thomas paraissait plus malheureux à chaque pas, jetant sans cesse des regards en arrière et maintenant sa cape autour de lui pour se protéger des gouttes.

— De toutes les raisons qui me poussent à retourner en France, le temps est bien la plus importante, lança Roger.

Thomas se contenta de frissonner ostensiblement et jeta

un coup d'œil autour de lui d'un air boudeur. Ils passèrent le coude qui conduisait au manoir de Lord Harpur sans rencontrer âme qui vive et poursuivirent leur route vers l'épaisse forêt qui couvrait les collines voisines. Roger commença à penser que son plan avait fonctionné ; une tension dont il n'était pas conscient jusque-là le quittait peu à peu et il fit ralentir son cheval, roulant des épaules pour détendre ses muscles.

Ce fut sans doute ce ralentissement de rythme qui leur sauva la vie. En effet, lorsqu'ils atteignirent le sommet de la colline, Thomas poussa un cri d'alarme. Devant eux, la route descendait jusqu'à un virage sec, autour d'un étang. Juste au-delà de la courbe, trois cavaliers attendaient. Si Roger et Thomas étaient arrivés rapidement et s'étaient avancés de quelques pas de plus, les hommes auraient été cachés à leurs yeux et auraient pu leur tendre une embuscade lors de leur descente.

Peut-être s'agissait-il de simples voyageurs, mais la manière dont ils s'attardaient au bord de la route suggérait que leurs intentions n'étaient pas innocentes...

— Je crois qu'on nous a trouvés, murmura Roger.

Thomas lâcha un gémissement.

— Ce sont les hommes de Lord Harpur ?

— Probablement.

Cela constituait la réponse la plus simple — et la mieux venue. En effet, une ou deux fois, déjà, Roger avait eu peur qu'on l'ait suivi depuis la France pour l'empêcher d'accomplir la mission que lui avait confiée le roi. En silence, il effleura la garde de son épée du bout des doigts. Si seulement il avait eu une lance... C'était son arme préférée et elle lui avait permis de tuer plus d'hommes qu'il ne pouvait en compter.

— Nous ne pouvons pas nous battre contre eux, souffla Thomas.

Il avait raison : trois hommes contre deux, ce n'était pas un combat égal. Roger examina rapidement les alentours. La route atteignait son plus haut point à la lisière de la forêt

puis redescendait en longeant les arbres. La nuit tomberait bientôt. Finalement, prendre la route la plus simple avait été une erreur, songea-t-il. Au loin, au-delà de la forêt, il apercevait les faibles lumières de plusieurs villages et un groupe de torches plus dense, sans doute la ville où les deux routes se croisaient.

— Nous allons couper à travers bois et essayer d'atteindre l'autre route, décida-t-il en se maudissant de n'avoir pas opté pour le second chemin dès le début.

Chevaucher en pleine campagne à la tombée de la nuit était risqué, mais il valait mieux cela que foncer tête baissée face au danger.

— Si nous arrivons à atteindre l'un de ces hameaux, nous pourrons sans doute nous y cacher.

Soudain, un cri résonna dans le silence des collines. L'un des cavaliers en embuscade les montra du doigt. Roger lâcha un juron. Comment avait-il pu être aussi stupide ? Trop occupé à examiner les hommes qui les attendaient, il n'avait pas songé un instant qu'il était à découvert, lui aussi ; il était d'ailleurs surprenant que les autres aient mis autant de temps à les apercevoir, perchés comme ils l'étaient au sommet de la colline. En un éclair, les cavaliers se lancèrent à leur poursuite.

Roger éperonna son cheval et plongea dans l'ombre des arbres, le plus loin possible du chemin, suivi par Thomas. Ils galopèrent dans l'obscurité montante, aussi vite que les enchevêtrements de branches et de racines le leur permettaient. Pour la première fois depuis son retour en Angleterre, Roger fut heureux que le printemps ne se soit pas encore pleinement installé. Quelques mois plus tard, le sol de la forêt aurait été recouvert de plantes, de fougères, qui les auraient empêchés de progresser aussi rapidement.

Un rapide regard en arrière rassura Roger : ils n'avaient pas été suivis. Hélas, il n'avait pas pensé être intercepté par-devant et vit avec stupeur un cavalier jaillir de nulle part à quelques pas de lui, sur sa droite. La tête baissée,

l'homme fonçait sur eux à bride abattue, le visage dissimulé par l'ombre de sa cape.

Roger fit volte-face, voulut tirer son épée, mais quelque chose le frappa brutalement dans le dos, sous son épaule droite. Quelque chose d'aigu et de froid qui lui coupa le souffle. On l'avait déjà poignardé à la cuisse, un jour, pendant une bagarre causée par une prostituée, dans une taverne française, et il se souvenait bien de cette sensation. Pendant quelques secondes, il ne sentit pas de véritable douleur mais il savait qu'elle ne tarderait pas à le déchirer. Il baissa les yeux et découvrit que la pointe d'une flèche dépassait de sa tunique, entre sa clavicule et son aisselle.

Des flèches ! Il ne s'était pas préparé à cela ! Sous le choc, Roger ne put réprimer un petit rire qui se mua en grognement sous les premières vagues de douleur qui s'étendaient sous sa peau, de plus en plus fortes.

Thomas et lui étaient vraiment en danger, à présent... Derrière eux, l'archer fouillait dans son carquois. Il était à cheval lui aussi et les branches gênaient ses mouvements.

— Donne-moi ton épée, aboya Roger en se tournant vers Thomas.

Le garçon lui tendit son arme, mais le bras de Roger commençait déjà à perdre sa force. Il prit l'épée dans la main gauche et la fit tourner, frappant derrière lui à l'aveuglette. Il sentit la lame rencontrer un obstacle. L'archer poussa un gargouillement inarticulé. Roger risqua un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule et vit avec dégoût qu'il avait atteint l'homme à la gorge. Son assaillant s'écroula sur l'encolure de son cheval.

Réprimant une nausée brutale, Roger frappa les flancs du cheval avec le plat de l'épée. La pauvre bête hennit de terreur et partit au galop, entraînant avec elle son cavalier à l'agonie.

Roger ne perdit pas un instant et éperonna sa monture.

— Viens ! cria-t-il à Thomas avant de partir dans la direction opposée.

Ce n'était pas le moment de réfléchir au chemin qu'ils

prenaient. Il ne lui restait plus qu'à espérer que son sens de l'orientation ne l'avait pas trompé et qu'ils se dirigeaient bien vers le plus petit des hameaux. Les deux autres cavaliers n'étaient sans doute pas bien loin derrière eux... *Pourvu qu'ils choisissent de suivre les traces de leur camarade sans voir leur proie s'échapper*, songea Roger.

Il eut bientôt des vertiges et, quand ils s'enfoncèrent au plus profond de la forêt, son bras était devenu glacé. Ses doigts refusaient de serrer les rênes. Bientôt, il sombrerait dans la somnolence, alourdi par la pulsation qui émanait de sa blessure. Il se mordit la lèvre, réveillé par cette petite douleur. Instinctivement, il voulut attraper la flèche mais s'en empêcha. Sans lumière pour examiner la pointe, il ne savait pas s'il valait mieux la tirer ou la pousser pour l'extraire de son épaule. Pour le moment, peu de sang coulait sur sa tunique, cependant il avait déjà vu ce qui arrivait quand on traitait ce genre de blessure et ce n'était pas le moment de faire n'importe quoi. Les hommes de Lord Harpur ne semblaient pas les avoir suivis. Trouver un refuge était à présent leur priorité.

Roger entendit un bruit d'eau et se rendit compte que les chevaux s'étaient engagés dans une petite rivière. Sur la rive d'en face, les arbres commençaient à se faire plus rares. Une faible lumière brilla entre les branches basses, si furtive que Roger crut l'avoir imaginée.

— Est-ce que tu saurais trouver ta maison ? Est-ce que nous y serions en sécurité ?

— Je crois... Je l'espère, répondit Thomas.

— Alors, conduis-moi là-bas, ordonna Roger avant de s'écrouler, à bout de forces, sur sa selle.

Il vit vaguement Thomas mettre pied à terre pour prendre les rênes des deux chevaux et les guider dans la nuit. Puis, étourdi par la douleur, il ferma les yeux. Il eut encore le temps de penser que, s'il mourait ce soir, cela lui épargnerait au moins une chose : il n'aurait pas à décider s'il rentrait ou non dans le Yorkshire pour affronter sa famille.

Les poulets étaient bien enfermés pour la nuit et si un renard venait rôder dans l'espoir de trouver à manger, il n'aurait pas la moindre chance. Une fois ses tâches du soir accomplies, Lucy Carew prit la lanterne qu'elle avait posée par terre et contourna la cabane de distillation pour retourner à l'auberge, tout en balançant son bras d'avant en arrière pour éclairer son chemin.

Elle ferma la porte derrière elle, plaça la solide barre en travers et se débarrassa de sa cape qu'elle accrocha près de l'entrée. Un courant d'air froid passa par la déchirure du morceau de lin qui couvrait l'ouverture de la fenêtre et la fit frissonner. Le feu était presque éteint. Elle donna à la dernière bûche rougeoyante un bon coup de tisonnier et s'affala sur le tabouret, près de l'âtre. La pluie s'était calmée, mais l'averse qui avait détrempé la terre avait chassé de la route tous les clients potentiels depuis le milieu de l'après-midi... Lucy ôta sa coiffe et défit sa longue tresse pour laisser ses cheveux s'étaler sur ses épaules.

Soudain, une violente série de coups à la porte la fit sursauter. Elle était déjà debout quand elle se ravisa et se rassit. Elle avait désespérément besoin d'argent et de clients, mais une douleur sourde tambourinait sous ses tempes et elle avait encore beaucoup à faire avant de pouvoir se coucher.

À l'exception des lueurs de sa lanterne et des dernières braises du feu, l'auberge était plongée dans l'obscurité. Si elle ne faisait pas de bruit, l'inconnu finirait certainement par s'en aller. Elle fut envahie par un élan de pitié pour ce pauvre voyageur surpris par le mauvais temps, mais ce ne fut pas suffisant pour qu'elle aille lui ouvrir.

On frappa de nouveau, plus fort, avec insistance. La personne ne semblait pas prête à renoncer.

Ce fut alors qu'une voix d'homme cria :

— Je sais qu'il y a quelqu'un ! J'ai vu de la lumière.

À contrecœur, Lucy s'arracha à son tabouret. Tenant

fermement le tisonnier dans son dos, elle déverrouilla la porte et l'entrouvrit. Le battant fut ouvert à la volée par quelqu'un d'étonnamment brutal et Lucy recula d'un bond, terrifiée.

Deux hommes entrèrent sans attendre d'invitation. L'un d'eux avait le bras passé autour des épaules du second et marchait péniblement. À chacun de ses pas mal assurés, il poussait un petit gémissement. Ses cheveux noirs, emmêlés, dissimulaient son visage.

Le deuxième homme avait la tête baissée, semblant fatigué de porter son compagnon, bien plus grand et plus musclé que lui.

Lucy serra les dents.

— Je ne veux pas d'ivrognes à cette heure-ci, lança-t-elle froidement.

— Il n'est pas soûl, il est blessé, répliqua l'homme valide.

Il redressa alors la tête et Lucy lâcha un cri de surprise. Elle n'avait pas revu ce visage depuis que le jeune homme avait décidé de partir combattre dans l'armée du roi Edward, en France.

— Thomas ? C'est vraiment toi ?

Lucy voulut l'enlacer, mais son frère tira une courte épée de sous sa cape et la pointa dans sa direction. Lucy s'immobilisa, incapable de réprimer un nouveau hoquet de peur. Le doux visage de son frère affichait une détermination farouche qu'elle ne lui avait jamais connue auparavant... Thomas avait toujours été un bon garçon et ce comportement nouveau était plus que troublant. Lucy resserra les doigts sur le manche du tisonnier et recula jusqu'au bas de l'escalier.

L'autre homme, qu'elle avait cru ivre mort, releva la tête à son tour, le visage déformé par la douleur après ce simple effort. Il parvint néanmoins à lui lancer un sourire féroce, à travers sa barbe épaisse ; mais ce furent surtout ses yeux qui fascinèrent Lucy. Marrons, brillants comme des châtaignes lustrées, ils l'étudiaient sans ciller et éveillèrent en elle une sensation qu'elle n'avait pas connue depuis bien

longtemps. Elle sentit sa peau s'échauffer mais comprit bien vite que son admirateur la regardait ainsi uniquement parce qu'il avait du mal à la voir clairement.

— Que s'est-il passé ? balbutia-t-elle.

— Embuscade, répondit l'homme blessé d'une voix faible. N'aie pas peur, petite colombe. Nous ne te ferons pas de mal... *si* tu fais ce qu'on te dit.

— Es-tu seule ? demanda Thomas en levant une nouvelle fois son épée avant de s'avancer vers Lucy, son compagnon toujours agrippé à son épaule. Est-ce que quelqu'un d'autre est venu, ce soir ?

— Non, personne, répondit précipitamment Lucy, toujours terrifiée par cette arme pointée sur elle. Je suis seule dans la maison.

Seule avec Robbie... Soudain, une vague de panique la traversa. Son pauvre fils était allongé dans la chambre juste au-dessus, paisiblement endormi dans son berceau. Un fils dont son frère ignorait l'existence.

— Thomas, que se passe-t-il ? reprit-elle dans un souffle. Tu es parti il y a quatre ans. Pourquoi es-tu revenu et qui est cet homme ?

— J'étais en France, j'ai combattu pour la Compagnie du Nord.

Lucy n'en crut pas ses oreilles.

— Toi ? Un mercenaire ?

— Et toi, pourquoi es-tu là ? reprit Thomas. Où est père et pourquoi l'auberge est-elle fermée si tôt ?

Lucy baissa la tête, le cœur lourd. Lorsque Thomas vivait encore ici, l'auberge était toujours ouverte tard et remplie de monde. Mais ce n'était pas le moment de lui expliquer pourquoi les choses avaient tant changé.

— Je suis revenue... pour soigner père. Thomas, il est mort il y a près d'un an, murmura-t-elle. Je ne savais pas comment te joindre pour te l'apprendre.

Thomas parut choqué par la nouvelle et son regard s'emplit de peine.

— Oh non... Quelle mauvaise nouvelle, ma sœur...

Lucy sentit les larmes lui monter aux yeux. Ce n'était pas ainsi qu'un fils devait apprendre une telle nouvelle et Thomas regretterait sans doute plus qu'elle le départ de leur père. Il était vrai que Thomas n'avait jamais dû subir les conséquences de sa déception — elle, oui.

Le blessé poussa un nouveau gémissement et Thomas le regarda d'un air inquiet.

— Tu me raconteras tout cela plus tard, Lucy. Pour le moment, le plus urgent est de l'allonger dans un lit, en haut.

Mais Lucy résista, bloquant l'accès à l'escalier. Il était hors de question d'installer cet homme à l'étage où Robbie dormait paisiblement, ignorant le drame qui avait lieu si près de lui. Montrant enfin son tisonnier et le brandissant comme une arme, elle garda farouchement le bas des marches.

— Allons, petite colombe, marmonna le blessé avec un nouveau sourire tordu. Sois raisonnable et nous survivrons peut-être tous à ce jour.

Il s'élança alors vers elle avec une vitesse déconcertante et lui arracha des mains son arme de fortune. Cet effort dut épuiser ses dernières forces, car il tituba ensuite un instant et tomba sur elle. Instinctivement, Lucy tenta de le rattraper en passant les bras sous ses aisselles. Elle recula d'un pas sous le poids de l'homme et se retrouva coincée entre le mur et lui, écrasée par ce corps si lourd. Quelque chose d'acéré griffa son épaule, à travers son épaisse robe de laine, et elle poussa un cri de douleur. Baissant les yeux, elle aperçut la pointe d'une flèche qui dépassait sous l'épaule droite de l'homme.

— Il est vraiment blessé ! s'écria-t-elle.

— Ne me laisse pas mourir sans personne pour me pleurer, ma colombe, lâcha l'homme d'une voix grave et rauque.

Avant même que Lucy ait pu réagir, il passa sa main indemne dans sa nuque, tira sa tête en arrière et plaqua sa bouche sur la sienne.

Elisabeth Hobbes

L'HONNEUR DE LUCY

Angleterre, XVI^e siècle

Quand un inconnu, gravement blessé, se présente à la porte de son auberge, Lucy n'hésite pas à lui offrir l'hospitalité. Comment pourrait-elle refuser un abri à un homme qui en a de toute évidence fort besoin ? Mais, quand l'inconnu – qui prétend être chevalier et répondre au nom de Roger Danby – refuse de lui révéler les raisons de sa présence dans la région et les conditions qui ont conduit à sa blessure, Lucy se prend à douter. Et s'il était un bandit de grand chemin prêt à la dévaliser ? Ou pire : un traître susceptible de jeter le déshonneur sur sa maison ? La peur au ventre, Lucy présente à son troublant hôte un ultimatum : s'il refuse de lui révéler ses intentions, elle le dénoncera aux autorités...

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

ROMAN INÉDIT - 6,95 €
1^{er} août 2018



2018.08.48.0181.3
CANADA : 11,99 \$